



HAL
open science

Artisanat potier et ensilage groupé aux portes de Montpellier : le site de Verchamp du VIIe au XIIe siècle (Castelnau-le-Lez, Hérault)

Carme Rémi, Guergana Guionova, Anne Cloarec

► To cite this version:

Carme Rémi, Guergana Guionova, Anne Cloarec. Artisanat potier et ensilage groupé aux portes de Montpellier : le site de Verchamp du VIIe au XIIe siècle (Castelnau-le-Lez, Hérault). Jérôme Hernandez; Laurent Schneider; Jean Soulat. L'habitat rural du haut Moyen Âge en France (Ve-XIe siècles) : Dynamiques du peuplement, formes, fonctions et statuts des établissements : Actes des 36e Journées internationales d'archéologie mérovingienne de l'AFAM, Montpellier - Musée archéologique de Lattes, 1er-3 octobre 2015, 36, Centre d'archéologie médiévale du Languedoc, pp.297-312, 2020, Mémoires de l'AFAM, 978-2-918365-23-5. 10.3406/amime.2020.2224 . halshs-03525207

HAL Id: halshs-03525207

<https://shs.hal.science/halshs-03525207>

Submitted on 17 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Artisanat potier et ensilage groupé aux portes de Montpellier : le site de Verchamp du VIIe au XIIe siècle (Castelnau-le-Lez, Hérault)

Rémi Carme, Guergana Guionova, Anne Cloarec-Quillon

Citer ce document / Cite this document :

Carme Rémi, Guionova Guergana, Cloarec-Quillon Anne. Artisanat potier et ensilage groupé aux portes de Montpellier : le site de Verchamp du VIIe au XIIe siècle (Castelnau-le-Lez, Hérault). In: Archéologie du Midi médiéval. Supplément. Tome 9, 2020. L'habitat rural du haut moyen âge en France (Ve-XIe siècles) : Dynamiques du peuplement, formes, fonctions et statuts des établissements. pp. 297-311;

doi : <https://doi.org/10.3406/amime.2020.2224>;

https://www.persee.fr/doc/amime_1278-3358_2020_sup_9_1_2224;

Fichier pdf généré le 14/06/2024

Résumé

La fouille préventive réalisée en 2014 dans le cadre de l'extension de la ZAC Eureka à Castelnau-le-Lez a occasionné la découverte d'un important site médiéval. Pour cette période, les lieux sont investis dès les VIe-VIIe siècles, dans un paysage humanisé et structuré depuis l'Antiquité. Mais c'est visiblement à partir des VIIIe-IXe siècles que l'occupation s'intensifie avec la transformation du lieu en un vaste quartier d'ensilage et la création d'une petite aire funéraire. Le caractère exceptionnel du site réside toutefois dans la mise au jour d'un complexe artisanal comptant 65 fours de potiers et 4 fours de tuiliers. Les éléments de datation disponibles indiquent que la production de terre cuite s'étale sur une longue durée, entre le VIIIe siècle et le XIIe siècle. De par son ampleur et sa chronologie étendue, ce site potier constitue un ensemble totalement unique pour la période, à l'échelle du territoire régional et sans doute au-delà.

Resumen

La excavación preventiva llevada a cabo en 2014 como parte de la ampliación de la Zona de Acondicionamiento Concertado de Eureka en Castelnau-le-Lez ha llevado al descubrimiento de un importante yacimiento medieval. Durante este período, los asentamientos fueron ocupados desde los siglos VI y VII en un paisaje que había sido antropizado y estructurado desde la Antigüedad. Pero es sobre todo a partir de los siglos VIII y IX cuando la ocupación se intensificó con la transformación del lugar en un vasto barrio de ensilado y la creación de una pequeña zona funeraria. Sin embargo, el carácter excepcional del yacimiento radica en el descubrimiento de un complejo artesanal compuesto por 65 hornos de alfarería y 4 hornos de tejas. Los elementos de datación disponibles indican que la producción de cerámicas tuvo lugar durante un largo período de tiempo, entre los siglos VIII y XII. Debido a su extensión y amplia cronología este yacimiento alfarero constituye un conjunto totalmente único para el período a escala regional y sin duda más amplia.

Abstract

The preventive dig carried out in 2014 as part of the extension of the Eureka joint development zone in Castelnau-le-Lez brought about the discovery of a significant medieval site. For this period, the area started to be settled from the 6th to 7th centuries, in a landscape humanised and structured since the Antiquity. However, it was visibly from the 8th to 9th centuries that occupation intensified with transformation of the place into a vast silaging area and the creation of a small zone of graves. The exceptional character of the site lies however in the uncovering of a crafts complex boasting 65 pottery ovens and 4 tile furnaces. Available dating elements indicate that the production of terra cotta lasted for a long time, between the 8th and 12th centuries. Through its magnitude and prolonged timescale, this pottery site is a totally unique complex for the period, with regard to the regional territory and probably beyond.

Artisanat potier et ensilage groupé aux portes de Montpellier : le site de Verchamp du VII^e au XII^e siècle (Castelnau-le-Lez, Hérault)

Rémi CARME*, Guergana GUIONOVA**, Anne CLOAREC-QUILLON**

La fouille préventive réalisée en 2014 dans le cadre de l'extension de la ZAC Eureka à Castelnau-le-Lez a occasionné la découverte d'un important site médiéval. Pour cette période, les lieux sont investis dès les VI^e-VII^e siècles, dans un paysage humanisé et structuré depuis l'Antiquité. Mais c'est visiblement à partir des VIII^e-IX^e siècles que l'occupation s'intensifie avec la transformation du lieu en un vaste quartier d'ensilage et la création d'une petite aire funéraire. Le caractère exceptionnel du site réside toutefois dans la mise au jour d'un complexe artisanal comptant 65 fours de potiers et 4 fours de tuiliers. Les éléments de datation disponibles indiquent que la production de terre cuite s'étale sur une longue durée, entre le VIII^e siècle et le XII^e siècle. De par son ampleur et sa chronologie étendue, ce site potier constitue un ensemble totalement unique pour la période, à l'échelle du territoire régional et sans doute au-delà.

Mots-clés : ensilage groupé, silo, céramique, four de potiers, four de tuiliers, four culinaire, sépulture, plaque-boucle.

LOCALISATION ET PRÉSENTATION DU SITE

La fouille préventive réalisée en 2014 par le bureau d'études Hadès s'est déroulée dans le cadre de l'extension de la ZAC Eurêka sur la commune de Castelnau-le-Lez, en périphérie de l'agglomération montpelliéraine (fig. 1). D'une durée de huit mois, elle a fait suite à un diagnostic archéologique mené par l'Inrap en 2013 (Guerre 2013). Le site a été décapé sur une superficie de 4,5 ha et a été découpé en trois zones (fig. 1). Dans sa partie ouest, l'emprise de fouille est traversée par un chemin vicinal dit « de Verchant » qui marque la limite entre les zones 1 et 2. Vers l'est, le petit cours d'eau de la Lironde, qui a visiblement été canalisé à une période récente, sépare la zone 2 de la zone 3.

Le site prend place dans le bassin versant de la Lironde, ruisseau tributaire de la lagune littorale. La partie centrale de l'emprise (zone 2) est occupée par un léger promontoire qui s'étire en pointe vers le sud-est. L'altitude des terrains décroît progressivement en direction de l'ouest (zone 1) et de manière légèrement plus marquée vers l'est (zone 3), dans un secteur qui constitue le point bas de l'emprise de fouille. Comme l'a démontré l'étude géomorphologique, cette dépression correspond au paléochenal de la Lironde, qui traverse la zone 3 du nord-est au sud-ouest.

Toutes périodes confondues, près de 3200 entités archéologiques ont été mises au jour. Il s'agit principale-

ment de structures en creux qui se concentrent pour l'essentiel en zone 2 (fig. 2). Compte tenu des délais d'intervention, seule une petite moitié d'entre elles a pu être fouillée et renseignée. En outre, avant d'aller plus loin dans la description des vestiges, il convient de préciser que leur état de conservation est globalement médiocre. Localisés sur des parcelles agricoles probablement mises en culture depuis l'abandon de l'établissement médiéval, ils ont grandement souffert des labours. De fait, les élévations des structures, en particulier les bâtiments ou les parties hautes des fours artisanaux, ont en quasi-totalité disparu. Dans le meilleur des cas, les murs sont conservés sur une ou deux assises. Mais cette érosion a également impacté les structures excavées. Les niveaux d'apparition des fosses et silos ont donc systématiquement disparus. Il en est de même pour les sols intérieurs des bâtiments comme pour les niveaux de circulation extérieurs. Cet état de fait a nécessairement une influence néfaste sur la compréhension des vestiges et leur restitution.

Par ailleurs, les résultats présentés ici sont très incomplets car les travaux de post-fouille sont toujours en cours. Ainsi, les études des différents mobiliers collectés, en particulier la céramique, et les analyses de laboratoire n'ont pas encore livré tous leurs résultats. Les lignes qui suivent résument les principales observations et les quelques hypothèses qu'il est possible de formuler en l'état d'avancement des recherches.

* Hadès

** CNRS, Aix Marseille Univ., LA3M, Aix-en-Provence

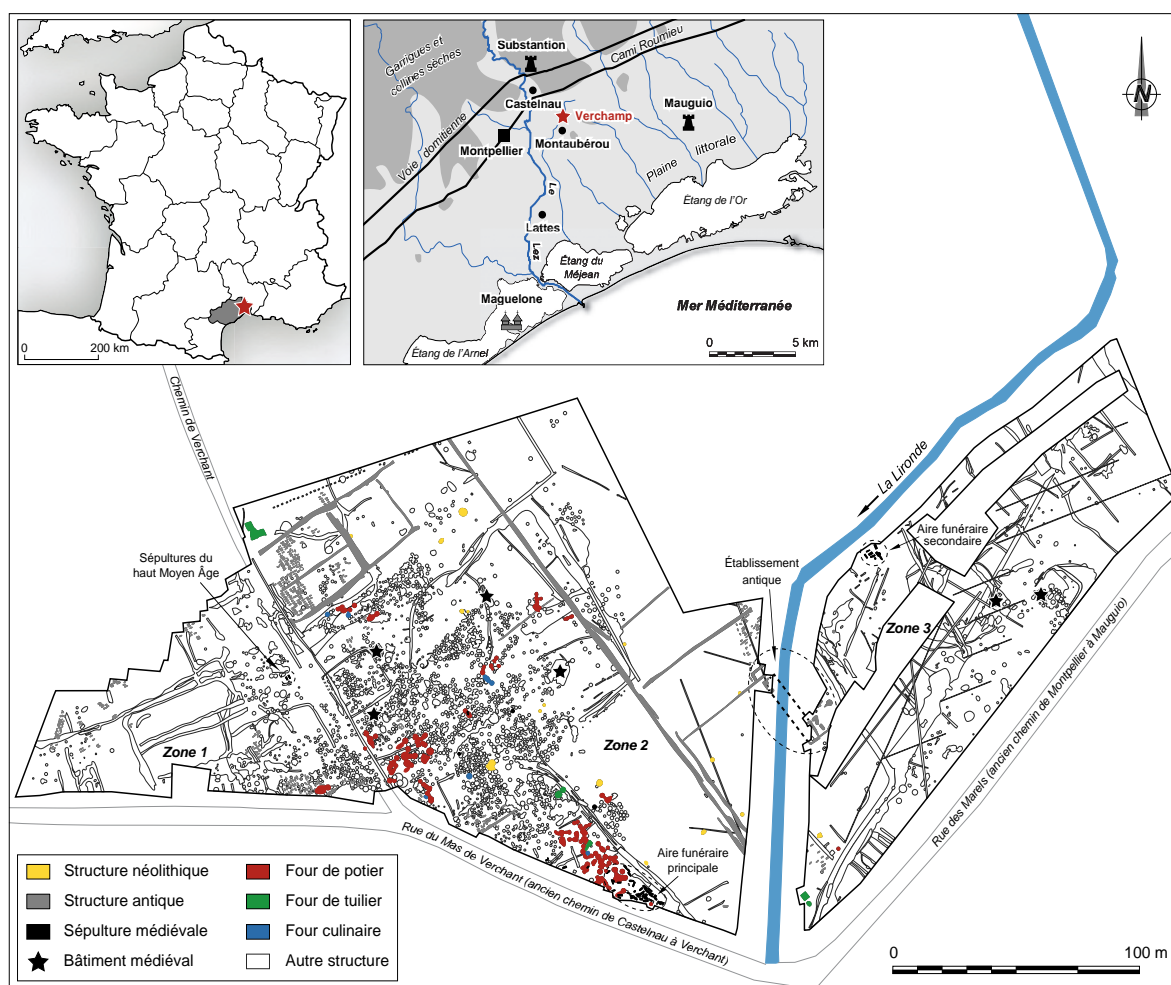


Fig. 1 : Localisation du site et plan général des vestiges. Auteur : R. Carme, Hadès.

LES PREMIÈRES TRACES D'OCCUPATION HUMAINE AU NÉOLITHIQUE FINAL

On peut rattacher à la Préhistoire récente une douzaine de fosses (probablement destinées au stockage), deux sépultures et quelques structures en creux de plan irrégulier à la fonction mal définie. Ces vestiges sont disséminés sur l'ensemble de l'emprise de fouille et ne montrent pas de concentration particulière. La céramique recueillie étant toujours en cours d'étude, les éléments de chronologie disponibles sont peu nombreux. La datation au radiocarbone de l'une des sépultures situerait plus précisément cette occupation au cours du Néolithique final (1).

LA STRUCTURATION DE L'ESPACE A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

La fouille a permis de dégager partiellement un bâtiment de l'Antiquité gallo-romaine. Repéré de part et d'autre de la Lironde, à cheval sur les zones 2 et 3

(fig. 1), il est orienté selon un axe nord-ouest – sud-est et il mesure 30 m de long sur 5 m de large. Seules ses deux extrémités ont été reconnues. Une pièce dont le sol est formé d'une calade occupe la partie sud-est. L'espace observé au nord-ouest renferme deux fonds de *dolia*, dont la mauvaise conservation témoigne de l'arasement du bâtiment dans ce secteur. Des murs de moellons calcaires, larges de 60 cm et conservés sur une hauteur maximale de 70 cm, servaient de soubassements à des élévations qui étaient, au moins partiellement, en terre crue. Ces murs étaient recouverts d'enduits peints, comme l'atteste un niveau d'effondrement identifié dans la pièce sud-est, qui en a livré de nombreux fragments.

Ce bâtiment pourrait constituer l'une des ailes d'un établissement plus vaste s'étendant probablement vers le nord-est et dont il subsiste d'éventuelles traces, sous forme d'anomalies peu lisibles et plus ou moins linéaires. Quoi qu'il en soit, les restes de cet édifice s'inscrivent dans un réseau de fossés et de fosses de plantation de vigne qui se développe principalement dans la

¹ Lyon-13018 (GrA) : la date calibrée place cette sépulture entre -3346 et -3031 av. J.-C. (âge BP : 4485±30).



Fig. 2 : Vue aérienne de la zone 2. Auteur : Balloïd Photo.

partie occidentale du site (zones 1 et 2). En outre, la présence de *dolia* enterrés en son sein le désigne peut-être comme un établissement à vocation vinicole. Occupé dès le Haut-Empire, il a visiblement été abandonné au cours du IV^e siècle, comme semble l'indiquer le mobilier issu d'un puits situé à proximité. De même, une sépulture en coffre de dalles a été installée dans les décombres de ce bâtiment alors qu'il était déjà désaffecté (2).

Cette occupation agraire, marquée en particulier par un grand fossé qui traverse la zone centrale du nord-ouest au sud-est (fig. 1 et 2), a fortement contribué à structurer le paysage car l'orientation du parcellaire ne connaîtra guère de modification par la suite.

L'OCCUPATION MÉDIÉVALE

Les vestiges du haut Moyen Âge

L'occupation des premiers siècles du Moyen Âge (VI^e-VIII^e siècles) se concentre à la jonction des zones 1 et 2 (fig. 1). Elle se caractérise par la présence de divers types de structures qui se répartissent, pour l'essentiel, autour d'un enclos quadrangulaire. Mesurant 20 m de côté, ce dernier est délimité par un fossé dont le

comblement a livré un mobilier céramique caractéristique. Son étude est toujours en cours, mais le profil des bords (CATHMA 1993, type 7) et les panses sillonnées concourent pour situer ce lot aux VII^e-VIII^e siècles. En revanche, les silos identifiés à l'intérieur de cet espace semblent se rattacher à une époque postérieure. Si aucun indice ne permet de préciser la fonction de cet enclos, son orientation s'inscrit dans la trame parcellaire préexistante.

Plusieurs fosses ovales présentant une morphologie et des dimensions à peu près similaires se concentrent sur le flanc sud de l'enclos. Longues de 3 à 4 m, leur largeur s'établit entre 2 m et 2,50 m (fig. 3). Aucun aménagement (trous de poteau, trous de piquet, foyer, etc.) n'a été identifié en leur sein ou dans leur périphérie. De ce fait, la fonction de ces creusements, qui s'apparentent à des petits bâtiments à sol excavé, est difficile à préciser.

Deux inhumations également situées à proximité de l'enclos, mais à une vingtaine de mètres vers l'ouest, ont été mises au jour (fig. 4). Parallèles, elles respectent la même orientation nord-ouest / sud-est. La première, à l'ouest, abrite la dépouille d'un individu immature. Le

² Cette sépulture est datée par ¹⁴C entre 138 et 345 de n.è. (Lyon-13025 (GrA) : âge BP : 1770±30).

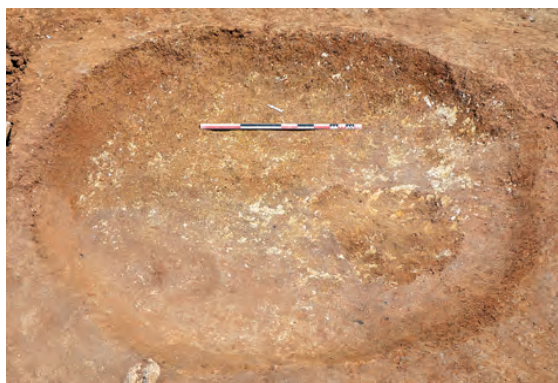


Fig. 3 : Petit bâtiment à fond excavé du haut Moyen Âge. Auteur : R. Carme, Hadès.

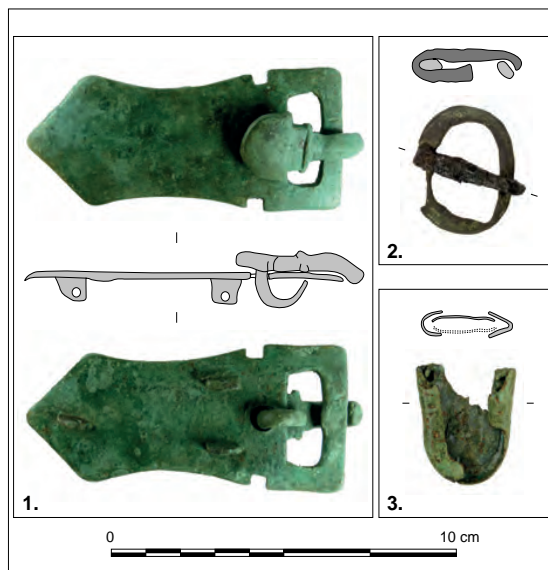


Fig. 5 : Mobilier de la sépulture habillée de la zone 1 (échelle 1/2). Auteurs : R. Carme, F. Larre, Hadès.



Fig. 4 : Sépultures du haut Moyen Âge de la zone 1. Auteur : R. Castella, Hadès.

fond et les parois de la fosse sont tapissés de dalles de calcaire blanc dont devait également être constituée la couverture, qui a disparu. La seconde sépulture, dont seule la moitié inférieure est conservée, accueille les restes d'un individu adulte qui a été déposé habillé. Il portait une ceinture munie d'une plaque-boucle monobloc en alliage cuivreux (fig. 5, n° 1). D'autres objets complètent la panoplie : une simple boucle en alliage cuivreux équipée d'un ardillon en fer (fig. 5, n° 2), une bouterolle en cuivre appartenant à un fourreau de poignard (fig. 5, n° 3), ainsi que des tiges en fer fragmentées à la fonction mal définie.

Ces artefacts fournissent des éléments de datation permettant vraisemblablement de situer cette inhumation dans le courant, et peut-être plus précisément de la seconde moitié, du VI^e siècle. En effet, ce type de bouterolle est daté entre le milieu du V^e et la charnière des VI^e-VII^e siècles (Legoux, Périn, Vallet 2004, code n° 74) et la boucle simple est habituellement attribuée aux deux premiers tiers du VI^e siècle (Legoux, Périn, Vallet 2004, code n° 112 ou 113). La plaque-boucle, quant à elle, trouve des éléments de correspondance dans la documentation languedocienne et espagnole pour une chronologie qui couvre la seconde moitié du VI^e siècle et le début du siècle suivant (3).

Une petite aire funéraire reconnue en zone 3, en bordure de la Lironde, pourrait être rattachée à une période légèrement plus récente. Elle compte une dizaine de sépultures en pleine terre qui présentent un état de conservation relativement médiocre. En outre, aucun mobilier n'est associé aux défunts. Même s'il est

³ Des exemplaires typologiquement proches ont été découverts en Espagne (Zeiss 1934, pl. 11 ; Ripoll Lopez 1986, p. 232-235) ainsi que dans le Midi de la France. La nécropole de Bénazet à Molandier (Aude) a livré un objet très ressemblant, daté du début du VII^e siècle (information communiquée par Jean-Paul Cazes, à qui nous adressons nos plus vifs remerciements).

toujours délicat d'extrapoler la datation d'une tombe aux structures environnantes, la mesure du radiocarbone réalisée sur l'un des individus situerait le fonctionnement de cet ensemble sépulcral au cours du VII^e siècle (4). Déconnecté de l'occupation du haut Moyen Âge reconnue en zone 2, ce groupe de tombes matérialise peut-être l'existence d'un petit noyau d'habitat situé en dehors de l'emprise, au nord de la Lironde.

D'après les éléments de chronologie disponibles, il est possible d'attribuer au haut Moyen Âge une série de fours culinaires. Creusés en sape dans le terrain naturel, ils sont assez mal conservés, même si le départ de la voûte s'observe sur certains d'entre eux (fig. 6). Leur diamètre varie de 1,40 m à 1,80 m (5).

Enfin, un certain nombre de fosses et silos doivent sans doute appartenir à cette phase d'occupation. Leur nombre est toutefois difficile à apprécier, d'une part, car toutes les structures n'ont pas été fouillées et, d'autre part, car l'étude du mobilier issu des entités qui l'ont été est toujours en cours.

Lâche et encore assez peu structurée, l'occupation de cette période semble néanmoins amorcer un processus qui n'aura de cesse de s'amplifier dans les siècles suivants.

Une densification de l'occupation au cours du Moyen Âge central

Les siècles qui entourent l'an Mil connaissent une intensification remarquable de l'occupation. Les vestiges de cette période, qui sont de loin les plus nombreux, sont de nature diverse.

Une vaste aire d'ensilage

En premier lieu, cette période se caractérise par la transformation du site en un vaste quartier dédié au stockage des denrées agricoles, comptant plus de 2000 fosses (près de la moitié d'entre elles a pu être fouillée). La principale concentration s'observe en zone 2 (fig. 1 et 2). Leur état de conservation est extrêmement variable. De même, leurs formes et leurs dimensions montrent une grande diversité. Le diamètre maximal des structures les mieux conservées oscille entre 1 m et 2 m environ et leur profil, globalement piriforme, peut être plus ou moins écrasé et plus ou moins marqué, selon l'état de conservation des parties hautes. Le fond est le plus souvent plat et régulier, même si certaines excavations présentent une base nettement arrondie. Pour l'heure, il n'est pas possible de savoir si ces variations morphologiques sont le reflet de chronologies distinctes ou d'utilisations différentes.

Dans de nombreux cas, une dalle calcaire a été retrouvée sur le fond des silos, témoignant ainsi de leur mode d'obturation. Plus rarement, ce bouchon est constitué d'une meule en grès. Comme de coutume dans ce type de structure, les comblements primaires ne sont



Fig. 6 : Four culinaire en fin de fouille. Auteur : E. Corfmat, Hadès.

pas conservés et différents types de remplissages secondaires ont été observés : parfois stériles, ils sont alors composés de substrat remanié probablement issu du creusement d'un silo voisin. Dans d'autres cas, le colmatage est uniquement constitué de pierres et cailloux calcaires, en vue de la réutilisation ultérieure de la structure ou, pour le moins, dans l'optique de la colmater efficacement pour limiter l'affaissement du terrain. Certaines structures montrent par ailleurs un remplissage organique contenant des résidus de foyers et du mobilier archéologique, ce qui témoigne de leur reconversion en dépotoirs. Il existe enfin toute une gradation de cas de figures, où alternent niveaux stériles et couches anthropisées, suggérant ainsi un colmatage progressif.

Des cas de recoupements sont attestés, mais, compte tenu de l'importante concentration des structures, ils ne sont pas surabondants. L'existence de marquage de surface permet sans doute d'expliquer cet état de fait. En cas de contact entre deux silos, des petits murets en pierre sèche ont parfois été aménagés afin de renforcer la paroi du nouveau creusement.

Si l'étude du mobilier issu de ces fosses est toujours en cours, les datations par le radiocarbone qui ont été réalisées permettent de situer la principale phase d'activité de cette aire d'ensilage entre le IX^e et le XI^e siècle. Un nombre limité de fosses a néanmoins pu être utilisé dès le VIII^e et certaines visiblement encore au XII^e siècle.

Si de grandes aires d'ensilage ont été fouillées ces dernières années dans le Midi de la France, principalement en Languedoc-Roussillon, celle-ci constitue l'un des ensembles les plus conséquents découverts à ce jour dans la région (6).

Les fours artisanaux

Le caractère exceptionnel du site réside néanmoins dans la mise au jour d'un quartier artisanal qui compte 65 fours de potiers et 4 fours de tuiliers. Rarement

⁴ Sépulture datée par ¹⁴C entre 608 et 689 de n.è. (Lyon-13024 (GrA) : âge BP : 1370±30).

⁵ Le dépôt charbonneux retrouvé dans l'un de ces fours a été daté par ¹⁴C entre 656 et 770 (Lyon-12648 (GrA) : âge BP : 1305±30).

⁶ Localement, les fouilles des sites de Taxo-d'Avall (à Argelès-sur-Mer), Missignac (à Aimargues) ou Lallemand (à Mauguio) ont révélé plusieurs centaines, voire plusieurs milliers, de silos. Nous renvoyons le lecteur aux contributions qui figurent dans le présent volume.

isolées, ces unités sont le plus souvent regroupées au sein de secteurs de forte densité, en particulier dans la moitié sud de la zone 2 (fig. 7). La plus importante rassemble une trentaine d'unités réparties sur environ 600 m².

Les fours de potiers

Toutes les structures potières présentent peu ou prou le même plan. Il s'agit de fours circulaires excavés, dont le diamètre s'établit le plus souvent entre 1,50 et 2 m. Ils sont composés de deux volumes superposés (la chambre de chauffe ou foyer, en partie basse, surmontée de la chambre de cuisson, ou laboratoire) et sont précédés d'une fosse d'accès de plan ovale (fig. 8). Celle-ci communique avec le foyer par l'intermédiaire d'une porte (qui s'apparente parfois à un court alandier) qui permettait aux potiers d'alimenter leurs fours en combustible. La longueur totale de ces fours varie de 4 à 6 m, exceptionnellement davantage. La liaison entre la fosse d'accès et la chambre de chauffe se fait le plus souvent en pente douce (fig. 8a), sans rupture, mais elle est parfois marquée par une marche habillée d'un muret en pierre sèche (fig. 8b). Ces deux types semblent coexister et cette dissemblance n'implique visiblement aucune distinction chronologique.

La bouche du foyer est le plus souvent creusée dans le terrain encaissant, mais elle est parfois maçonnée (fig. 9). Dans certains cas, la présence d'une dalle au niveau de l'ouverture pourrait témoigner du système d'obturation des fours pendant la cuisson (fig. 8a).

La sole, dépourvue de support (sans pilier ni muret de soutènement), est préservée dans le terrain encaissant. Elle est percée de trous de chauffe (ou carneaux) dont le nombre peut varier du simple au double (d'une vingtaine à une quarantaine), selon les dimensions du four. Le plus souvent effondrée, en partie ou en totalité, elle est parfois intégralement conservée (fig. 10). Dans certains cas, sa surface a reçu un rechapage d'argile qui s'accompagne fréquemment d'une réduction de la taille des carneaux (fig. 8b). Cette action avait sans doute pour vocation de modifier le tirage du foyer et pourrait ainsi témoigner d'un ajustement survenu peu de temps après la construction du four.

Les parois du laboratoire ont le plus souvent disparu, mais elles sont parfois conservées sur quelques centimètres de hauteur. Elles se présentent alors sous la forme d'une couronne de pierres (fig. 10) qui s'élevait sans doute sur 1 m de haut.

Si la durée de vie de ces fours est difficile à estimer, certains éléments tendent à montrer qu'ils étaient régulièrement entretenus. Ainsi, il semblerait que les portes maçonnées soient le plus souvent le fruit d'une reconstruction, survenue après la fragilisation ou l'écroulement de l'ouverture originelle. De même, le fond de certains fours a été surcreusé, de manière involontaire, à la suite du curage répété du foyer entre deux cuissons. Ce surcreusement accidentel, sans doute dommageable pour le bon fonctionnement de la structure, a parfois conduit



Fig. 7 : Principale concentration de fours de potiers en cours de fouille. Auteur : R. Carne, Hadès.

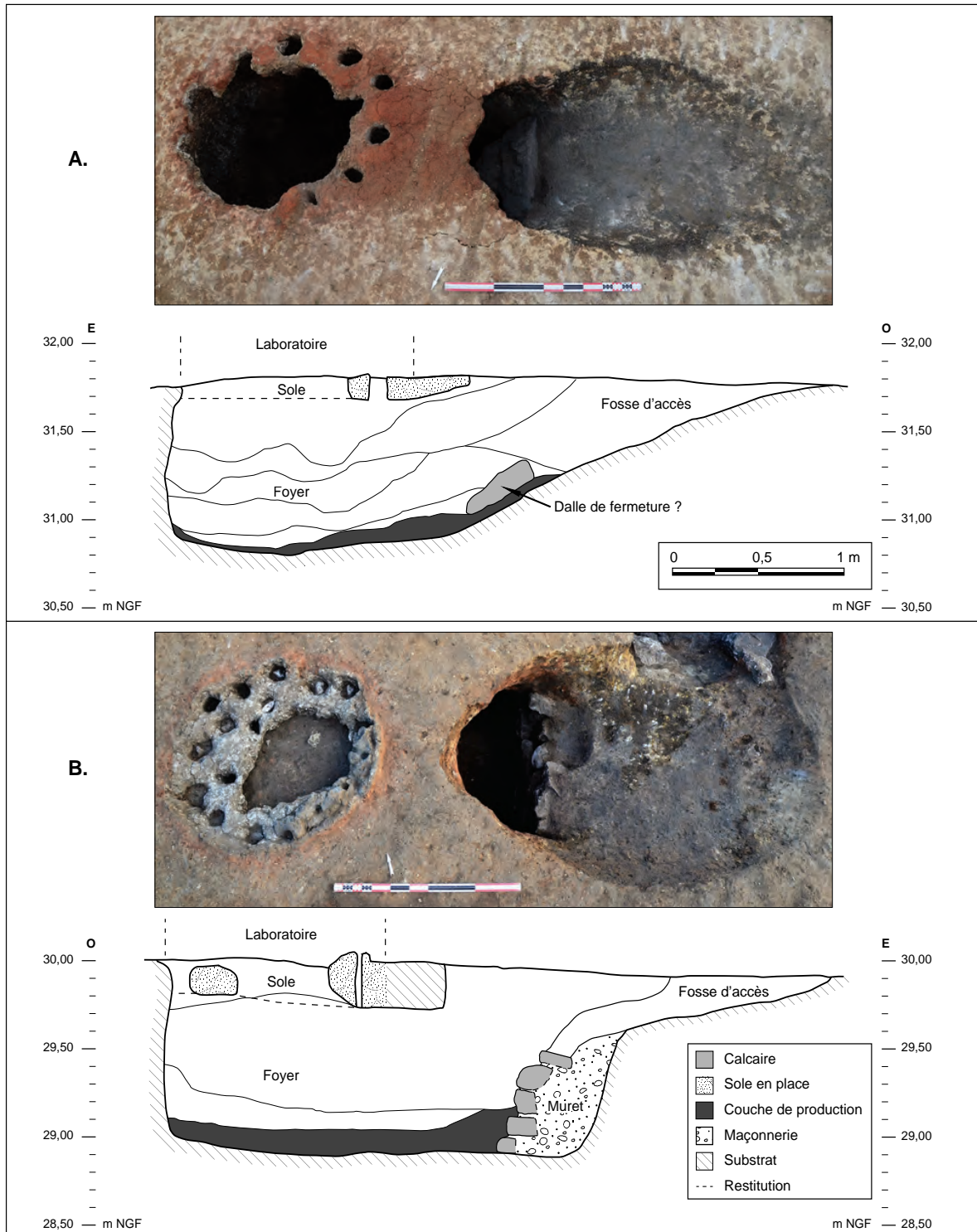


Fig. 8 : Coupes et vues en plan des deux principaux types de fours de potiers. Auteur : R. Carne, Hadès.



Fig. 9 : Porte maçonnée d'un four de potier. Auteur : J.-P. Cazes, Hadès.



Fig. 10 : Sole intacte d'un four de potier. Auteur : R. Carme, Hadès.

le potier à rapporter de l'argile vierge afin d'en exhausser le fond et de reconstituer ainsi le niveau d'origine.

Par ailleurs, les recoupements entre fours ne sont pas rares, en particulier dans les zones de forte densité. Deux principaux cas de figure, obéissant visiblement à deux logiques différentes, ont été mis en évidence :

- Le premier est celui d'un four recoupant un four antérieur, de manière aléatoire et visiblement fortuite. Cela semble indiquer que la structure la plus ancienne n'était plus visible lors de l'aménagement du nouveau four et qu'il existe donc un intervalle de temps assez long entre ces deux moments. Dans certains cas, jusqu'à cinq fours se sont ainsi succédé.

- Le second cas de figure est celui dans lequel un four nouvellement construit réutilise la chambre de chauffe d'un four antérieur pour la transformer en aire de travail. Ceci pourrait donc indiquer que le four le plus ancien était encore visible et sans doute en activité peu de temps aupa-

ravant. Les exemples les plus emblématiques ont vu la succession de trois fours, disposés ainsi « en enfilade ».

Ces deux cas de figure témoignent de dynamiques différentes dans l'occupation du site et, à terme, ils devront être intégrés à la réflexion portant sur le phasage des ateliers. Associés aux datations physiques, ils permettront peut-être d'approcher une notion qui échappe souvent à l'analyse des ateliers de potiers : celle de la durée de vie des structures de cuisson.

Pour clore cette rapide évocation des fours de potiers, il convient de signaler une particularité repérée à plusieurs reprises : certains fours comportent deux ouvertures (ou alandiers) débouchant sur deux fosses d'accès distinctes. Si dans certains cas, la fouille a pu démontrer l'existence de deux états successifs, dans d'autres, aucune chronologie relative n'a pu être clairement établie. De la sorte, on peut se demander si ces deux accès n'ont pas pu fonctionner alternativement, en



Fig. 11 : Quelques formes céramiques (fin VIII^e - fin X^e siècle). Auteur : G. Guionova, CNRS / LA3M.

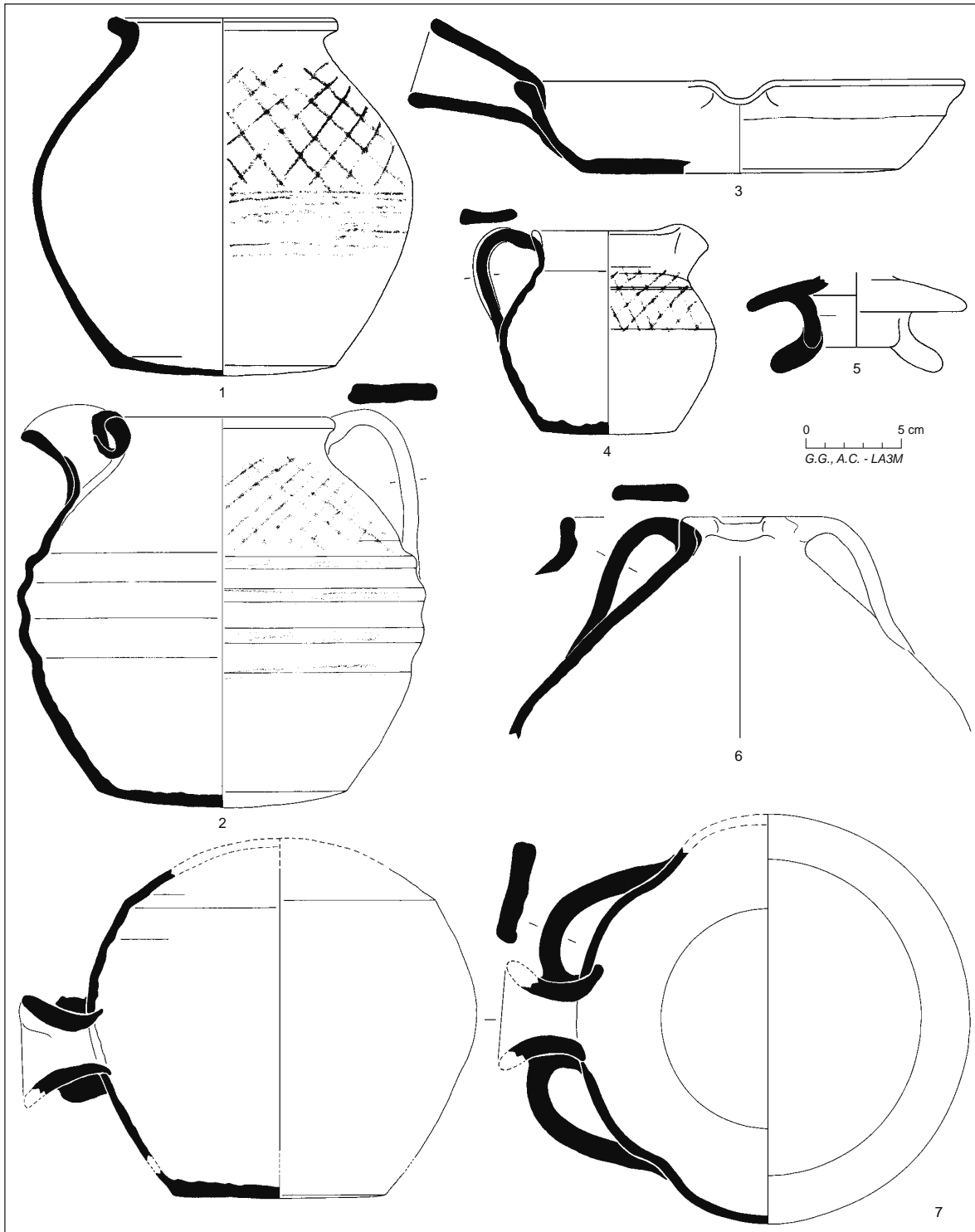


Fig. 12 : Céramique des contextes de la fin du VIII^e - fin du X^e siècle (échelle 1/3). Auteur : G. Guionova, A. Cloarec-Quillon, CNRS / LA3M

fonction des saisons ou des activités menées parallèlement autour de ces fours. En l'état des réflexions, qui ne permettent pas d'apporter de réponse définitive, la question reste ouverte.

Un regard sur les productions potières

Les productions issues de ces fours sont des poteries à pâte grise. Pour l'instant, seule une partie du mobilier a été analysée. D'après les datations ¹⁴C effectuées, la plupart des contextes étudiés à ce jour s'insèrent entre le dernier quart du VIII^e et le dernier quart du X^e siècle. Quelques complements de fours ont livré du matériel assez frais qui a permis des remontages avancés. Des différences morphologiques et techniques entre les assemblages ont été relevées. Il est prématuré de les analyser en tant que variations chronologiques ou caractéristiques de séries de production, cuites et rejetées dans les mêmes fournées.

Toutefois, quelques traits communs ont d'ores et déjà été identifiés (fig. 11 et 12). Les argiles utilisées sont plutôt fines, grises après cuisson, avec une proportion inégale de grains calcaires et de mica fin. La part principale des formes revient aux pots. Le profil qui prédomine est le pot globulaire à fond légèrement lenticulaire, à lèvre de section rectangulaire et surface aplatie ou à gorge peu marquée (fig. 12, n° 1). Ces vases sont presque toujours dépourvus d'anse et de bec. Une série plus restreinte possède un bec tubulaire, opposé à une anse et, dans ce cas, les lèvres sont arrondies, plus ou moins épaissies et évasées (fig. 12, n° 2). Le polissage de lignes obliques croisées sur l'épaule est très fréquent, même s'il n'est pas toujours bien lisible. Il est quasi systématique pour les pots à bec, un polissage serré horizontal pouvant alors couvrir la partie du diamètre maximal, surtout si elle est marquée par de larges renflements. Quelques pots à bords pincés de gabarits variables appartiennent également à ces remblais (fig. 12, n° 4).

Ce faciès général est complété par une série de formes ouvertes, de profils et de dimensions changeants, qui expriment un manque de standardisation. Seul un groupe de poêlons, concentré dans l'un des fours, offre une morphologie répétitive (fig. 12, n° 3). Des couvercles à collerette et ergot apparaissent de façon minoritaire (fig. 12, n° 5), associés à des bords rentrants à encoche, encore plus rares. Des formes fermées à col serré comme des bouteilles à deux anses ou des gourdes ont livré des éléments épars (fig. 12, n° 6 et 7).

Ces premières observations sont encore extrêmement partielles. Elles devront naturellement être intégrées dans l'ensemble des résultats de l'étude céramologique, des interprétations de terrain et des analyses de laboratoire afin de constituer à terme des jalons chronomorphologiques fiables pour appréhender en totalité la production du site.

Les fours de tuiliers

Les fours destinés à la cuisson de terres cuites architecturales sont beaucoup moins nombreux que les précédents. Au nombre de quatre, ils sont quelque peu dispersés sur l'emprise de fouille et, hormis l'un d'eux,

ils se trouvent hors des concentrations de fours de potiers (fig. 1). Leur mise en œuvre est toutefois assez semblable à celle de ces derniers : ils sont constitués de deux volumes superposés et sont précédés d'une fosse d'accès. Ils s'en distinguent toutefois par leur plan quadrangulaire et leurs dimensions nettement plus importantes (fig. 13). Leur sole a une longueur qui varie de 2,20 m à 2,70 m, pour une largeur oscillant entre 2 m et 2,50 m.

Les datations physiques aujourd'hui disponibles permettent de situer l'activité de ces fours au cours des XI^e-XII^e siècles.



Fig. 13 : Sole d'un four de tuilier. Auteur : R. Carne, Hadès.

L'occupation funéraire

Un groupe de sépultures a été identifié dans la partie sud-est de la zone 2, en bordure de l'emprise de fouille. Délimité au nord et à l'est par un fossé, il jouxte la concentration de fours de potiers identifiée dans ce secteur. Il se compose d'une petite cinquantaine de tombes, aménagées en pleine terre ou en coffres de dalles calcaires (fig. 14). Les défunts ont été déposés sur le dos et leur tête, à de rares exceptions près, est positionnée à l'ouest. À l'image des modes d'inhumation, la population enterrée est assez diverse, en termes d'âge et de sexe. Les sépultures montrent par ailleurs des orientations assez divergentes. Cette particularité reflète peut-être l'existence de différentes phases d'inhumations, qui ne sont pas véritablement perceptibles en l'état des données disponibles. Par ailleurs, les recoupements entre tombes sont rarissimes, et dans deux cas, deux individus ont été enterrés dans la même fosse à des moments différents. Ces deux faits suggèrent l'existence d'une signalisation de surface. Les datations par le radiocarbone réalisées sur plusieurs individus s'échelonnent entre le VIII^e et le X^e siècle et ne dépassent jamais l'an Mil.

Si les sépultures respectent assez scrupuleusement la zone des fours qui se trouvent immédiatement à l'ouest, quelques individus ont néanmoins été enterrés dans certaines structures potières abandonnées. Par ailleurs, l'ampleur de cet ensemble funéraire est inconnue. Si ses limites nord et est sont matérialisées par un fossé, il se poursuit vers le sud, en dehors de l'emprise de fouille.



Fig. 14 : Vue partielle de la nécropole de la zone 2. Auteurs : I. Mac Garva, Hadès.

Par ailleurs, la fouille a révélé l'existence de quelques sépultures dans des silos abandonnés. Dans certains cas, deux individus ont été rejetés simultanément dans une même fosse, visiblement sans grand ménagement (fig. 15). Un de ces dépôts a été daté par ¹⁴C entre la fin du VIII^e et la fin du X^e siècle (7), témoignant ainsi du fait que de telles inhumations ont pu être contemporaines des sépultures constituant l'aire funéraire principale.



Fig. 15 : Individus rejetés dans un silo. Auteurs : I. Mac Garva, Hadès.

Des bâtiments à la fonction mal définie

Les restes de quelques bâtiments ont également été mis au jour, principalement en zone 2. Quelques peu éparpillés sur l'emprise de fouille, ils se présentent sous deux formes différentes.

Le premier type correspond à de petits édifices de 3 à 5 m de long, pour une largeur maximale de 2 m. Ils sont délimités par des solins en pierre conservés sur une à deux assises ayant certainement supporté une élévation en terre (fig. 16).



Fig. 16 : Petit bâtiment sur solins de pierres. Auteur : Balloïd Photo.

Des bâtiments sur excavation, de plus grandes dimensions, constituent le second modèle. Le plus étendu mesure 8 m de long sur 3 m de large (fig. 17). L'état d'arasement du site ne permet pas de restituer fidèlement leur architecture. Il est ainsi difficile de savoir si ces constructions reposaient sur un simple vide sanitaire ou si ce dernier a pu faire office de cave ou de cellier (8). Au vu de la profondeur parfois observée (jusqu'à 80 cm), cette dernière hypothèse semble trouver ici certains fondements.



Fig. 17 : Grand bâtiment sur excavation. Auteurs : R. Carne, Hadès.

⁷ La date calibrée place cette « sépulture » entre 776 et 975 (Lyon-13019 (GrA) : âge BP : 1145±30).

⁸ Sur ce point, nous renvoyons à la contribution sur les bâtiments sur excavation qui figure dans le présent volume.

En tout état de cause, la fonction de ces espaces couverts reste encore difficile à préciser. Parallèlement, on peut se demander si ces deux types de constructions accueilleraient des activités distinctes, les bâtiments sur vide sanitaire désignant plutôt des lieux d'habitation et les édicules sur solins de simples annexes agricoles ou artisanales. En l'état des réflexions, la question ne peut être tranchée.

Il se trouve que seul l'un des petits bâtiments est situé à proximité de plusieurs fours de potiers. La présence de niveaux argileux en son sein laisse penser qu'il est lié au travail de la terre, mais aucun témoin tangible (ancrage de tour, outillage) ne permet de l'affirmer. Ainsi, hormis cet éventuel indice, la fouille n'a livré aucun vestige manifeste des espaces dédiés à la préparation et à la transformation de l'argile. Comme souvent, les étapes préalables à la cuisson des poteries n'ont pas laissé de traces et seuls les fours sont là pour témoigner de l'intense activité potière qu'a connue le site.

SYNTHÈSE

Sur l'organisation des vestiges

S'il est encore trop tôt pour cerner en détail la dynamique d'occupation des lieux au cours du Moyen Âge, quelques faits saillants peuvent d'ores et déjà être mis en avant. Tout d'abord, l'occupation médiévale semble se structurer dès les VI^e-VII^e siècles, principalement autour d'un enclos fossoyé. Une série d'inhumations et quelques petits bâtiments à sol excavé complètent le tableau d'une occupation encore peu intense. Ces vestiges prennent place dans une trame parcellaire visiblement héritée de l'Antiquité.

Par la suite, à partir des VIII^e-IX^e siècles, le site prend une ampleur nouvelle. L'examen du plan permet de constater que l'occupation se divise alors en deux ensembles distincts (fig. 1). La principale concentration de structures se trouve dans la partie occidentale de l'emprise de fouille, où il y a une continuité évidente entre les zones 1 et 2, de part et d'autre du chemin de Verchant. Ici, le site semble avoir été circonscrit, hormis vers le sud, où il se prolonge dans des proportions impossibles à estimer. Au-delà de la Lironde, en zone 3, les vestiges médiévaux sont moins denses, mal conservés et leur lecture est perturbée par la présence de nombreux drains et fossés d'époques récentes (moderne et contemporaine). En l'état, il est difficile d'établir un lien entre ces deux noyaux, même si les datations ¹⁴C disponibles semblent indiquer qu'ils ont sans doute coexisté.

Par ailleurs, les fours de potiers recourent parfois des silos, mais des fosses de stockage ont aussi empiété sur certaines structures artisanales. De la sorte, il apparaît que ces deux types d'aménagements ont manifestement cohabité sur le site ; ces deux activités (production potière et stockage) ayant sans doute connu des phases

successives de développement et de repli, selon des modalités et des rythmes qui restent à préciser.

L'aire funéraire principale et la plus forte concentration de fours de potiers se sont développées dans le même secteur, au sud d'un fossé qui marquait sans doute une limite nette dans le paysage. Si l'artisanat potier a visiblement été le premier à se mettre en place, il semblerait que les deux activités aient ensuite coexisté un certain temps. L'absence de démarcation matérialisée au sol (mur, fossé, haie) laisse penser que ces deux espaces dédiés à une activité spécifique ont fonctionné conjointement, sans se chevaucher. Toutefois, la limite était visiblement perméable puisque quelques défunts ont été enterrés dans les décombres de certains fours. Quoi qu'il en soit, la vocation funéraire du secteur semble s'être arrêtée dès avant l'an Mil, alors que les potiers ont poursuivi leurs activités jusqu'au XII^e siècle au moins.

À en juger par les résultats des datations physiques, c'est à la charnière des XII^e-XIII^e siècles que le site est abandonné. L'occupation qu'il a connue par la suite (et jusqu'à aujourd'hui) a été exclusivement agricole. Elle se remarque par des drains et fossés, particulièrement nombreux en zone 3, dans la zone humide que constituait l'ancien lit de la Lironde. Elle se perçoit également, de manière indirecte, à travers l'érosion des structures antérieures à laquelle elle a contribué.

Selon toute vraisemblance, tous ces vestiges médiévaux prennent place en périphérie d'une zone d'habitat qui se développait vers le sud, hors de l'emprise de fouille. Ils semblent s'organiser de manière radiale, depuis un centre que l'on situerait volontiers de l'autre côté de la rue du Mas de Verchant. Ainsi, les vastes aires d'ensilage identifiées localement (comme celles de Missignac à Aimargues ou de Taxo-d'Avall à Argelès-sur-Mer) sont habituellement associées à un habitat regroupé autour d'une église et prennent place sur les zones de contact entre les lieux de vie et les espaces de cultures. De même, la présence vraisemblable d'un cimetière milite en faveur de l'existence d'un lieu de culte se trouvant quelques dizaines de mètres vers le sud. Enfin, la fouille n'ayant pas permis d'identifier les ateliers proprement dits, la concentration de structures de cuisson laisse penser que ces officines se trouvaient à peu de distance, formant peut-être un regroupement de quelques bâtiments.

En tout état de cause, la densité et la nature des vestiges sont telles qu'elles permettent raisonnablement de postuler l'existence d'un noyau de peuplement (hameau, village) dont il ne reste aujourd'hui plus rien, ni dans le paysage, ni dans la toponymie (9).

Sur l'identification du site

Les recherches dans les textes permettront peut-être de reconnaître cette localité, d'en éclairer le statut et d'identifier l'autorité seigneuriale (laïque ou ecclésiastique).

⁹ À cet égard, il est surprenant de constater qu'aucun nom ne désigne expressément les parcelles explorées lors de la fouille, qui prennent place entre les lieux-dits Les Cauquilloux (à l'ouest) et le Mas de Verchant (à l'est). En réalité, ce n'est que tardivement que le toponyme Verchant (que l'on trouve parfois déformé en « Verchamp ») va se fixer dans le paysage pour désigner ces parcelles, à la suite de la donation de ce domaine par l'évêque de Montpellier à Pierre Verchant, en 1582.

tique) dont elle relevait. Les premiers éléments de l'enquête, recueillis dans les sources écrites et cartographiques, permettent sans doute de rapprocher le site du toponyme disparu de « Laurignargues ». Ce dernier est mentionné pour la première fois en 1332, en tant que simple carrefour : « *trivium de Laurinhacis* » (Rouquette 1923, p. 396) (10). À cette date, il est situé à la frontière entre le territoire du roi de France, seigneur de Montpellier (à l'ouest) et le comté de Mauguio, possession de l'évêque de Maguelone (à l'est) (11). À ce stade des recherches, aucune église ou structure de peuplement (manse, *villa*) n'est accolée à ce lieu-dit. On notera simplement que sa position à un carrefour, en bordure de l'ancien chemin reliant Montpellier à Mauguio n'est peut-être pas anodine, ni tout à fait fortuite.

Par ailleurs, un rapide sondage dans les sources éditées, en l'occurrence le *Cartulaire de Maguelone*, a permis de repérer un lieu d'extraction d'argile qui pourrait être celui exploité par les potiers de Verchamp (Rouquette, Villemagne 1913, 279-282) (12). Cette carrière, mentionnée à deux reprises en 1226, est localisée « *in parochia Sancti Petri de Montearbedone* », soit dans la paroisse de l'église Saint-Pierre de Montaubérou, laquelle se trouve à quelques centaines de mètres au sud des ateliers fouillés (fig. 1).

Certes, ces mentions paraissent bien tardives au regard de l'occupation du site, mais il est vrai que la documentation écrite commence localement à s'étoffer à une époque où le site est visiblement abandonné ou en cours de désaffectation.

Cependant, et même si les archives devaient finalement s'avérer peu loquaces, la question de l'insertion du site dans le tissu économique local se pose avec acuité. L'importance réelle ou supposée de ce quartier artisanal doit certainement se mesurer à l'aune du développement de la ville de Montpellier, dont le centre historique se trouve à moins de 5 km à l'ouest du site. Simple manse mentionné pour la première fois dans les textes en 985, l'agglomération montpellieraine va connaître un essor fulgurant dans le courant du XI^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant (Caille 1995, Richard 1969, Schneider 2003). D'après les datations ¹⁴C réalisées sur les fours, le complexe potier connaîtrait un pic d'activité autour du IX^e siècle (fig. 18), ce qui contredirait à première vue le scénario d'un vaste atelier péri-urbain destiné à alimenter en vaisselle de terre le marché montpellierain naissant. Toutefois à ce stade des investigations, il est encore trop tôt pour écarter définitivement cette hypothèse, car les origines de l'agglomération et la soudaineté (apparente) de son développement sont encore sujets à controverse (Schneider 2008). De plus, l'activité des ateliers s'est poursuivie aux XI^e et

XII^e siècles, soit à une époque où les textes démontrent que la ville était particulièrement dynamique. Ainsi, ils ont pu contribuer, sur une partie de leur existence au moins, à l'approvisionnement de ce marché urbain florissant.

L'enquête est toujours en cours et beaucoup de questions restent en suspens. S'ils sont encore largement à explorer, les quelques éléments proposés ici de manière un peu rapide ouvrent des pistes de recherche décisives pour tenter de comprendre l'histoire de ce site atypique.

Sur la chronologie des productions

D'un strict point de vue céramologique, l'un des principaux enjeux de cette fouille était de mieux cerner les productions de cette région, car elles restent encore très mal connues pour cette large période qui encadre l'an Mil. La dernière (et unique) synthèse portant sur le sujet est celle du groupe CATHMA (1993), qui reste une référence même si les connaissances ont évolué depuis. Ainsi, afin de répondre au mieux à cette problématique, un ambitieux budget d'analyses a été déployé puisque cent datations par radiocarbone, portant en priorité sur les fours, ont été réalisées, auxquelles s'ajoutent une quarantaine de datations par archéomagnétisme.

Les données chronologiques disponibles indiquent que le complexe potier a été occupé sur une longue durée, entre le VIII^e siècle au moins et le XII^e siècle. Toutefois, il est encore trop tôt pour savoir si la production a été continue et régulière durant cette longue période ou si son intensité a varié au cours du temps, selon des rythmes qui restent à définir. Les datations radiocarbone semblent montrer un pic d'activité autour du IX^e siècle (fig. 18), mais cet effet de masse est peut-être en partie lié au plateau observé sur la courbe de désintégration du ¹⁴C au cours de cet intervalle.

Quoi qu'il en soit, de par son ampleur et sa chronologie étendue, ce complexe potier constitue un ensemble totalement unique pour la période, à l'échelle du territoire régional et sans doute au-delà (13).

CONCLUSION EN FORME DE PERSPECTIVES

La présentation qui précède livre les premiers éléments d'une enquête qui n'en est qu'à ses débuts et qui appelle de nécessaires compléments, tant sur l'analyse et l'interprétation des vestiges que sur les réflexions portant sur l'intégration du site dans l'histoire locale à travers les sources écrites. À l'évidence, il apparaît d'ores et déjà que l'apport majeur de cette opération concerne l'artisanat potier du Moyen Âge. En ce sens, un effort particulier a été produit pour maîtriser au mieux la chronologie de l'occupation. Dans un avenir proche, les données fournies par les analyses de laboratoire (radiocarbone, archéomagnétisme)

¹⁰ On doit la localisation du toponyme « Laurignargues » à J. Berthélé (1928). Il dériverait du nom d'un domaine gallo-romain, construit avec le surnom *Laurinius* complété avec le suffixe *-anicis* (Favory 1988).

¹¹ Aujourd'hui encore, le site se trouve aux confins des trois communes de Castelnau-le-Lez, Montpellier et Mauguio.

¹² Ce lieu d'extraction est mentionné dans deux actes datés de la même année. Dans l'acte CCCCXVII : « ...*quod locus ille, sive monticulus, in quo terre ad faciendum ollas extrahitur...* » ; Dans l'acte suivant (n° CCCCXVIII) : « ...*monte de quo extrahitur terra ad faciendum ollas...* ».

¹³ Établi peu avant la fouille du site de Verchamp, le « Corpus des ateliers de potiers médiévaux du V^e au XII^e siècle en France » recense 326 fours répartis au sein de 174 ateliers, pour l'ensemble du territoire national (Thuillier 2015).

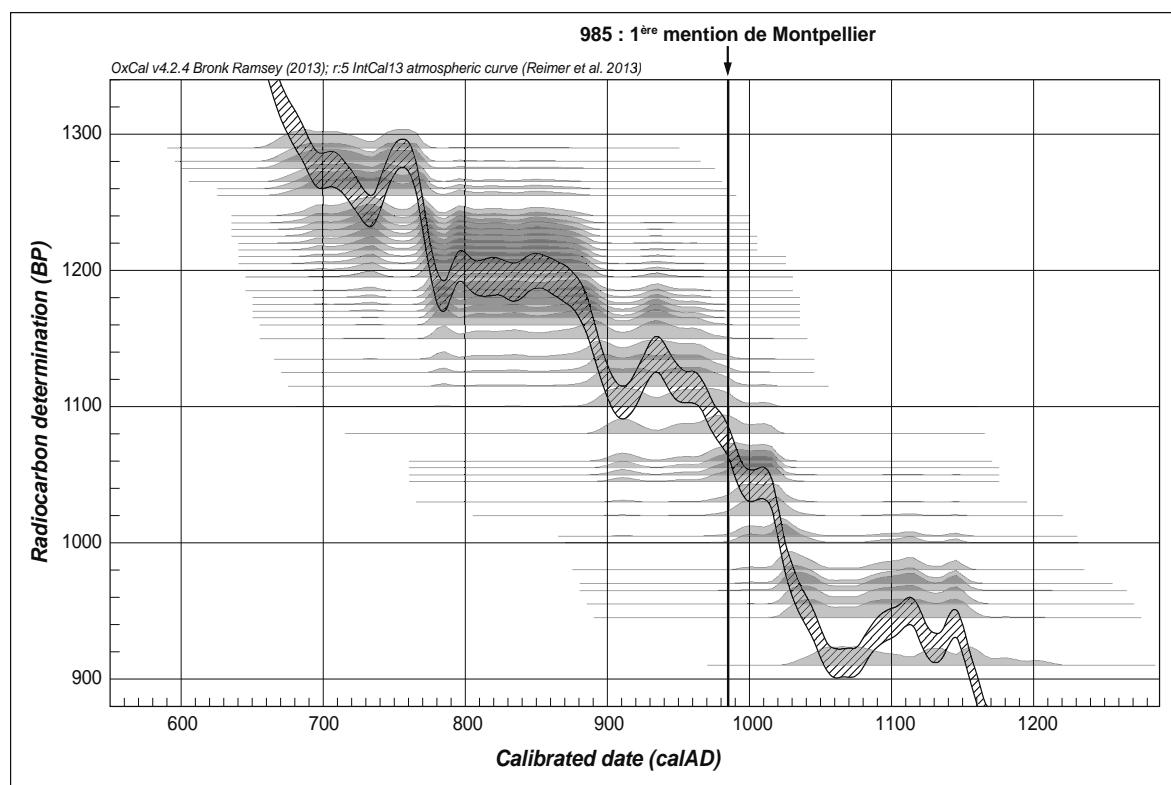


Fig. 18 : Distribution des datations ¹⁴C des fours de potiers. Auteur : R. Carme, Hadès.

seront intégrées dans un outil de modélisation mathématique (ChronoModel (14)) qui permettra de proposer une répartition des différents fours en une série d'ateliers dont la période d'activité sera définie précisément. Cette approche statistique, couplée à l'étude de l'ensemble des productions céramiques, permettra de définir la chronotypologie des poteries fabriquées sur le site durant plusieurs siècles et, au-delà, de mieux connaître la vaisselle languedocienne du Moyen Âge central.

BIBLIOGRAPHIE

Berthelé 1928 : BERTHELÉ (J.), *Éclaircissements topographiques*. Montpellier, Archives de la Ville de Montpellier (AVM), V, 1928.

Caille 1995 : CAILLE (J.), L'élan urbain en Languedoc du XI^e au XIV^e siècle. L'exemple de Narbonne et Montpellier, *Archéologie du Midi Médiéval*, 13, 1995, p. 79-90.

CATHMA 1993 : CATHMA, Céramiques languedociennes du haut Moyen Âge (VII^e-XI^e siècles). Études micro-régionales et essai de synthèse, *Archéologie du Midi Médiéval*, 11, 1993, p. 111-228.

Favory 1988 : FAVORY (Fr.), Le site de Lattes et son environnement (France, Hérault) d'après les images aériennes et les documents planimétriques, *Lattara 1*, 1988, p. 15-56.

Guerre 2013 : GUERRE (J.), dir., *ZAC Extension du Parc Eureka, Castelnau-le-Lez (Les Cauquilloux, Mas de Verchant)*. Nîmes, Rapport de diagnostic archéologique, INRAP, 2013, 1 vol.

Legoux, Périn, Vallet 2004 : LEGOUX (R.), PERIN (P.), VALLET (F.), *Chronologie normalisée du mobilier funéraire mérovingien entre Manche et Lorraine*. Saint-Germain-en-Laye, AFAM, 2004 (N^o hors-série du *Bulletin de Liaison de l'AFAM*).

Richard 1969 : RICHARD (J.-C.), Le problème des origines de Montpellier, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 2, 1969, p. 49-63.

Ripoll Lopez 1986 : RIPOLL LOPEZ (G.), *La Ocupación visigoda en época romana a través de sus necrópolis*, Thèse de doctorat, Université de Barcelone, 1986.

Rouquette, Villemagne 1913 : ROUQUETTE (J.), VILLEMAGNE (A.), *Cartulaire de Maguelone*, 2. Montpellier, Librairie Louis Valat, 1913.

¹⁴ Logiciel de probabilités développé par le l'IRAMAT-CRP2A, UMR 5060.

Rouquette 1923 : ROUQUETTE (J.), *Cartulaire de Maguelone*, 5. Montpellier, Librairie Louis Valat, 1923.

Schneider 2003 : SCHNEIDER (L.), Dans l'ombre de Montpellier. Espace, pouvoirs et territoires dans le *pagus* de Maguelone durant le haut Moyen Âge, in : VIAL (J.), dir., *Carte Archéologique de la Gaule. Le Montpelliérais (Hérault 34-3)*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2003, p. 98-112.

Schneider 2008 : SCHNEIDER (L.), Cité, *castrum* et « pays » : espace et territoires en Gaule méditerranéenne durant le haut Moyen Âge : L'exemple de la cité de Nîmes et du *pagus* de Maguelone (V-XI^e s.), in : CRESSIER (P.), éd. *Castrum 8, Le château et la ville. Espaces et réseaux (VI^e-XIII^e siècle)*. Madrid, Collection de la Casa de Velazquez, vol. 108 / Rome. Collection de l'Ecole française de Rome, n° 105/8, 2008, p. 29-69.

Thuillier 2015 : THUILLIER (F.), Corpus des ateliers de potiers médiévaux du V^e au XII^e siècle en France, in : THUILLIER (F.), LOUIS (E.), dir., *Turner autour du pot... Les ateliers de potiers médiévaux du V^e au XII^e siècle dans l'espace européen*. Caen, Publications du CRAHAM, 2015, p. 717-741.

Zeiss 1934 : ZEISS (H.), *Die Grabfunde aus dem spanischen Westgotenreich*. Berlin und Leipzig, Römisch-Germanische Kommission des Archäologischen Instituts des deutschen Reiches, 1934, 207 p.